

## Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe



# Rapport succinct : Les missions dans l'île de la Guadeloupe

Numéro 156, mai-août 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1036844ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1036844ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

### ISSN

0583-8266 (imprimé)

2276-1993 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce document

(2010). Rapport succinct : Les missions dans l'île de la Guadeloupe. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (156), 65-72.

<https://doi.org/10.7202/1036844ar>

Tous droits réservés © Société d'Histoire de la Guadeloupe, 2010

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# Rapport succinct : Les missions dans l'île de la Guadeloupe

*Traduit du latin par Armelle DÉTANG (†)*

Ce texte nous a été envoyé par Mme Nicole Imbert-Block de Friberg. Dans un article paru dans le n° 52, du bulletin de la Société d'histoire de la Guadeloupe, elle avait relevé mention d'une copie manuscrite de la main du Père Chapotin à la Bibliothèque du Saulchoir à Paris, du couvent des dominicains. S'étant procurée une copie du texte en latin, dont elle nous a envoyé un exemplaire, elle demanda à Armelle Détang de le traduire. Mme Détang le fit avec le plus grand sérieux, s'adressant à des historiens quand elle avait un doute.

Le texte qui comprend 55 pages, est référencé : « Archives n° 11 – Mission des Antilles ». Intitulé « Brevis Relatio. Missiones in Insula Guadalupe ». Il s'agit d'une des nombreuses copies du rapport du R. P. Raymond Breton<sup>1</sup> qui a été édité par la Société d'histoire de la Guadeloupe en 1978, sous le titre de *Relation de l'île de la Guadeloupe*. Aussi, Armelle Détang, n'a traduit que la partie qui n'apparaît pas dans le texte publié par notre société, soit les 21 premières pages du texte recopié par le Père Chapotin.

Cette publication est dédiée à la mémoire d'Armelle Détang qui a terminé sa traduction quelques jours avant son décès.

« Parmi les îles qu'on appelle Cannibales dans l'archipel du Mexique, la plus grande est la Guadeloupe, distante d'environ seize degrés de l'équateur en remontant vers le septentrion, et s'étendant de l'Orient vers l'Occident en forme quasi ovale et offrant une circonférence de trois cents milles italiens.

Du septentrion vers le sud, elle est divisée en deux parties par une passe étroite, large d'à peine quelques dix pas. La partie tournée vers l'orient est la plus grande des deux ; d'à peu-près cent quatre-vingt milles

---

1. Le père Raymond Breton a été abondamment pillé par les auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle et du début du XVIII<sup>e</sup> siècle, en ce qui concerne les Caraïbes.

de circonférence, elle est la plus plate des deux, et la plus insalubre, quoique elle aurait jadis été également colonisée par les Français, mais abandonnée par la suite du manque de prêtres : il y a là de vastes salines dans lesquelles naturellement et en grande abondance se forment les concrétions de sel.

Elle regorge de perroquets à huppés, de hérons et d'autres oiseaux, rares et de toutes couleurs. Elle peut porter tabac et sucre. La partie qui s'étend vers l'occident est en revanche plus salubre et plus fertile, mais plus étroite du fait de ses cent vingt mille pas de circonférence ; d'accès difficile, avec ses nombreuses montagnes et celles-ci des plus élevées, et des plus abruptes, au point qu'elles permettent à peine l'ouverture de chemins. Entre ces montagnes, l'une, sur toutes les autres, se dresse plus haute, égalant les Pyrénées, ou même plus grande ; ce à tel point que les marins la voient se découvrir depuis cinquante mille pas de loin, exhalant ses feux perpétuels, et force soufre dont blanchit le sommet tout entier comme s'il était couvert de neige ; s'en répandent coulées de fumée et de flammes qui, de nuit, et par temps calme, se voient encore mieux.

Dans sa partie la plus haute — ce qui paraît prodigieux — un immense lac suspendu, d'où se jettent plusieurs rivières, dans toutes les directions depuis la bordure montagneuse jusqu'aux vallées qui s'ouvrent à ses pieds et ces rivières irriguent l'île toute entière et la rendent féconde.

La totalité de l'île est arrosée de quarante ou cinquante, soit fleuves, soit rivières d'eau douce et des plus légères ; en outre il y a partout des fontaines (sources) d'eaux les plus salubres, les unes douces, les autres charroyant des minéraux, soufrées, acides, bitumeuses et encore d'autres contenant des éléments issus de la terre, et bonnes médicalement parlant tantôt des plus froides, ou même totalement glacées, tantôt chaudes et même bouillantes, au sein même de la mer. Ce sont eaux, soit à boire, soit à se baigner, des plus efficaces dans le cas de plus d'une maladie, la nature se faisant alors elle-même médecin, pour avoir ainsi préparé en plus d'un endroit les bains les plus commodes sans recourir à une construction de main d'homme. Pas moindre que celle des eaux, est la salubrité du climat. Les insulaires poussent la longévité à cent-cinquante ans. Il règne ici un perpétuel été, la chaleur n'est jamais fournaise : et d'ailleurs le vent lorsqu'il vient au lever du jour à souffler sur toute la région la tempère d'une brise constante et des plus douces. Il y a ici peu de différence entre les jours et les nuits : les journées les plus longues font quatorze heures, les plus courtes, douze.

Par ailleurs, le site le plus agréable sur cette partie de l'île est le bord de mer, exempt de falaises, sans forte marée, mais couvert d'un sable fin et résistant bien sous le pied : il n'y en a point là où s'élève la citadelle du Roi, au pied des monts ; partout opportunité de promenades d'autant plus distrayantes que sur le pourtour de ce bord de mer, à cinquante pas du rivage, il y a abondance d'îlots ; et au-delà de ces cinquante pas, il y en a en haute-mer qui, à la manière d'un chapelet ceignant presque toute entière l'île. Ce sont là sites enchanteurs que ces îles verdoyantes, parées d'une chevelure arborescente, perpétuellement verte, et où l'on va journellement pour se refaire, grâce à une courte traversée des plus faciles. Au reste, ces îles sont parfois à peine distantes l'une de l'autre d'un ou deux, trois, milles d'écart.

La terre n'est sujette à aucun séisme ; pas de faille soudaine, nul serpent venimeux, ni d'animaux sauvages pour la rendre dangereuse ; elle est

en toute chose, d'une fertilité incroyable la motte de glèbe grasse, filant bien entre les doigts. Quelle que soit l'époque où on la laboure et l'ensemence, elle répond par une abondante récolte, au moins et pourvu qu'elle ne soit pas sèche. En cette île en effet il y a lieu de planter en toute saison. La moisson atteint son plein développement deux fois l'an. Pour les raisins soit à pied, soit de table, on peut vendanger quel que soit le moment où l'on a mis plant à terre, ce trois fois l'an ; de même, trois fois l'an toujours, pousse le riz, on récolte et on cueille avec grand rendement, le mil, le millet, le maïs, les pois, les fèves, les lentilles et autres céréales du même type, mais plus petites ainsi que les légumes : c'est la même générosité du sol sur cette terre étrangère, et les plantes [sont les mêmes que dans leur patrie d'origine] [Cette terre pourrait porter] fruits d'origine persane : oranges, citrons, limons et tous arbres quels qu'ils soient que pourrait envoyer l'Europe, comme aussi les plantes potagères, et ce avec une admirable fécondité ; une exception : le froment dont l'espèce répugne à pousser sous ce ciel, la tige portant certes, en surabondance, mais sans régularité des grains et les épis quelquefois vides. D'où il résulte qu'ici aucun espoir (d'obtenir) du pain. On tire sa nourriture, au premier chef, des fruits, et des racines, surtout de celles qu'on nomme manioc dont on tire à la fois et le pain, nommé dans la langue du pays, Kassave, et le vin, Houicou. On confectionne (ce) le pain à partir de racines (que les gens plantent deux fois par an en surgeons mis en terre obliquement et dont on déterre seulement le tubercule) ; on prend bien soin de les broyer après en avoir fortement expurgé le suc, car il peut devenir le plus efficace des poisons ; puis on les aplatit en fines galettes on leur donne forme et sur des plaques de fer ou de bronze, on les fait rôtir à feu doux, pour les plus blanches : ce n'est pas d'une saveur désagréable lorsqu'on s'y est bien accoutumé.

Quant au vin, ils le préparent à partir du pain mis à macérer et fermenter dans l'eau. Mais, ce vin, à moins qu'on ne le consomme avec modération (vous) enivre puissamment et n'est en rien un fortifiant.

Par ailleurs, variés sont en ces lieux les fruits, variés les arbres, qu'ils soient fruitiers ou non, et qui, presque tous ont feuillage perpétuel : les uns donnent les fruits les plus abondants, et les plus suaves, les autres des récipients de toute espèce et de toute taille, à diverses fins culinaires ou usages domestiques, d'autres servent de mesures ; d'autres arbres encore offrent lorsque l'on doit bâtir sa demeure, les bois les plus recherchés et le mobilier le plus raffiné et le plus riche.

Parmi toutes les autres raisons qui doivent amener à croire aux facultés d'enrichissement en cette île, le tabac, le sucre, le gingembre, la casse, le bois d'Inde, le bombax, le gaïac et mille autres (produits)

De même qu'est grande en ces lieux, la variété et l'abondance des plantes inconnues à notre monde ancien, (sous nos latitudes), de même en est-il pour le monde animal : ainsi, des perroquets qui sont de trois genres, les verts, les gris, les multicolores ; des palombes, des perdrix, des tourterelles, des ramiers, des poules d'Inde, et des poules communes ; des lézards verts, qui dépassent en grandeur tous ceux que nous connaissons, atteignent la grosseur du bras, d'une saveur excellente, d'un délicieux fondant ose-t-on dire ; des crabes de terre qui descendent en masse des collines, une fois par an, en avril et mai, en escadrons si serrés qu'ils recouvrent alors totalement le sol, également d'une excellente saveur,

manne bienvenue offerte aux gens pauvres, et nourriture pour tout le monde à cette époque-là.

Idem pour les tortues de mer dont la fécondité est à ce point que les œufs d'une seule pourraient suffire à refaire les forces d'un grand nombre d'hommes ; elles sont d'une taille telle que les moyennes font en largeur une canne ordinaire ; même chose pour les cochons, les lapins, les poissons en tout genre. D'où, en ces lieux, et pour chacun, provende facile, généreuse, et bonne pour la santé.

Il ressort par là, que cette île compte déjà en « habitants » quinze mille hommes au moins, et qu'elle est presque toute entière mise en culture, déboisée qu'elle a été, des essences dont auparavant elle était totalement couverte, ce qui l'a ainsi rendue plus salubre, étant donné qu'elle est mieux ensoleillée et ventilée, et que les sols accessibles autour du littoral sont habités et cultivés ; la partie intérieure de l'île, en effet, est plus difficile d'accès à cause des montagnes, des escarpements, et des arbres, trop pour qu'on puisse y créer habitations et cultures ; il reste qu'il peut déjà y avoir largement deux mille maisons, soit de pierre, soit de bois, dispersées ça et là à l'entour sur les plaines côtières ; et au fur et à mesure que s'étendent biens et domaines, aussi bien des célibataires que des familles, ils tendent à occuper l'espace en s'éloignant l'un de l'autre ; car les bourgs fortifiés ne se sont pas encore formés en véritables ensembles.

Principales cultures à l'heure actuelle : le tabac qui vient ici parfaitement et en abondance, et c'est là assez souvent la marchandise qui tient lieu de salaire et de monnaie ; la canne à sucre, le bombax<sup>2</sup> fort prisés ; on vit de racines de manioc et de patates (douces) ainsi que d'autres légumes, céréales et herbes potagères qui font suffisamment de profit à chacun. Tous les autres produits à valeur marchande ne se prêtent spontanément à aucun mode de culture (Aucun des autres produits servant d'échange ne se prête spontanément à culture) mot illisible.

Cette île, il y a plus de vingt ans, était habitée auparavant par des Indiens que l'on appelle Karaïbes, aujourd'hui elle est toute entière laissée aux mains des Français, les Indiens se regroupant en Dominique et dans d'autres îles proches : on les a chassés de force et par les armes, chassés pour cause de larcins perpétuels et d'incursions dont ils astico-taient les Français, lesquels sont tous catholiques, excepté une poignée d'hérétiques que ramène chaque jour dans le sein de l'Église le zèle bienveillant des missionnaires (y contribue) aussi un édit pressant du Roi très chrétien interdisant les îles aux hérétiques. Mais en voici déjà suffisamment ici sur le chapitre de la description de l'île et de ses modes de vie (mais j'en ai déjà assez dit de la nature et de la colonisation de l'île) passons à quelques détails concernant ses anciens et premiers habitants : les Karaïbes dont nous allons donner quelques aperçus sur l'origine, le génie propre, la langue, la religion.

Quelques personnes mettent en doute la question de leur origine : les Karaïbes (c'est ainsi que sous nos cieux sont nommés tous les Indiens des îles qui habitent face à la terre continentale où on les nomme Calibis (Galibis) sont-ils ou non les premiers à avoir peuplé à l'origine cette terre

---

2. Fromager : poils laineux ont un intérêt économique (kapok)

ainsi que d'autres îles parsèmant la mer tout alentour ? Il y a une hypothèse voulant qu'on puisse trouver d'autres habitants originels dans les montagnes, barbus, le corps blanc, totalement dissemblables, tant par leur nature physique que par leur caractère, d'avec les Karaïbes. Les Karaïbes les tiennent dans une épouvantable aversion à ce point qu'ils dévorent tous ceux sans exception qu'ils peuvent capturer, qu'ils les réputent leurs esclaves, lesquels sont censés avoir fui dans les montagnes en question par peur d'eux, ce qui est tout à fait possible.

La recherche du vrai fournit aussi à d'autres matière à douter : en effet dans l'île de la Guadeloupe se peuvent découvrir nombre de charrues avec leurs socs, et d'autres objets ferreux dont jusqu'à présent encore ne font jamais usage les Indiens ; et d'autre part, sur le bord du fleuve tout à côté du petit sanctuaire de Saint-Hyacinthe apparaît un tombeau avec un moyeu de roue fait de pierre, sur lequel se voient encore, sculptées mais à demi rongées par le temps, des silhouettes d'hommes et de femmes et d'enfants dont le type va bien au-delà des représentations artistiques habituelles aux Indiens. Certains rapportent que l'île aurait été colonisée par les Espagnols, et il se peut fort bien que quelques Européens aient été jetés sur ces rivages par une tempête, qu'ils y aient survécu après que leur navire eut été fracassé dans un naufrage. Quoi qu'il en soit, ce qui est indubitable c'est qu'ici et souvent, Espagnols et Portugais à la recherche de la route des Indes on fait aiguade ; c'est aussi que quatre frères, de notre ordre, envoyés comme missionnaires aux Indes, après avoir accosté dans l'île peu avant (leur arrivée ? Le Continent ?) ont été capturés, martyrisés par les Indiens et dévorés au lieu même où, de nos jours se trouve le vicariat de Sainte-Marie du Rosaire.

On peut affirmer que jadis les Karaïbes ont mis pied sur cette île en venant de l'Amérique centrale ; qu'ils tirent leur origine des Calibis qui sont peuples du continent, de là, la paix qu'il entretiennent avec ces derniers, de là le fait qu'ils en usent avec eux d'une grande amitié ; ils racontent dans leurs légendes que le premier ancêtre de leur nation – ils le nomment Kalinago – a jadis immigré ainsi dans cette île-ci avec toute sa parentèle : il aurait vu, extrêmement âgé, les fils de ses fils sur de nombreuses générations, mais par suite des manquements au respect des parents manifestés par les siens, enlevé à la fin du monde des vivants par le poison, il aurait été métamorphosé en un poisson de taille prodigieuse doté de trois rangées de dents dans la gueule et du nom de Kaïman ; aujourd'hui encore à ce qu'on dit, il vit dans le fleuve avec plusieurs autres poissons de la même espèce.

Mais continuons ; nos Karaïbes sont d'un type et d'une apparence physique assez élégante, robustes, la face belle, de couleur basanéé pourrait-on dire, même olivâtre ton qu'ils accentuent souvent jusqu'au rouge par l'emploi de pigments tirés du rocou ; les soins de leur mère leur modèlent un nez camus ; ils vont le corps entièrement nu sans pudeur aucune, pas même chez les femmes qui ont peine à couvrir leur vie conjugale d'un voile, ou même à se retirer, pour ce, dans un lieu expressément conçu à cette fin ; ils vivent ainsi à la manière de bêtes sauvages et accomplissent tout ce qui est en usage dans le monde animal sans aucune vergogne, sous le regard de tous.

Maris et femmes portent longue leur chevelure qu'ils rejettent sur les épaules, ou alors au contraire nouent en hauteur par le moyen d'une bandelette blanche ou rouge, élégamment et entrelacée à la manière d'un diadème de plumes multicolores : ceci est chez eux marque reconnue de

gens libres, les esclaves en effet n'ayant point de cheveux sur la tête. Chez tous en revanche aucune pilosité au menton, qu'ils se rasent en en arrachant les poils avec grand soin ; pour le reste du corps, on ne les voit pas plus poilus « naturellement » que les Européens. Chez tous, uniformément la pilosité est noire, d'où vient que chez eux, sont tenus pour motifs à rire les blonds ou les roux. Ils sont d'humeur triste et taciturne, et répondent du bout des lèvres aux questions qu'on leur a faites ; ingénieux, agiles, ils sont d'ailleurs nés pour mieux s'ils supportaient qu'on les éduque, car c'est volontiers qu'ils écoutent quand il y a récompense à la clef. Entre soi, gens généreux, mais parfaitement ignobles envers les étrangers, des plus tenaces pour ce qui regarde leurs propres affaires tout en réclamant en toute occasion et avec insistance malhonnête : eux, ils donnent avec bien de la difficulté ; on ne les voit en nulle occasion barbares, excepté envers leurs ennemis ou alors sous l'effet de la boisson, ce sont donc gens assez placides et dociles. Mais alors ne supportant résolument aucune tâche, paresseux à l'ouvrage, abandonnant aux femmes les charges les plus lourdes à porter, convaincus qu'y toucher est d'un esprit dégénéré. Ce sont gens très fervents amants de la liberté et de leur personne, et qui ne savent pas s'humilier. Aucune trace chez eux du moindre gouvernement ou pouvoir, sauf lorsqu'ils sont sur le pied de guerre contre leurs ennemis : ils élisent (alors) un chef pour les conduire puis la guerre menée à bien, envolée l'autorité supérieure à celle des autres ! Les individus mâles vivent parfaitement satisfaits de leur état de décrépitude entre chasse et pêche, et travaux guerriers.

Chaque famille se réunit à part des autres en un même lieu et ils habitent là tous ensemble le père avec le fils et petits-fils et les époux et épouses de ceux-ci ; à cette enseigne qu'une seule et unique famille forme la totalité d'une seule ferme ou habitation ; laquelle consiste en un unique toit ovoïde qui peut parfois aller jusqu'à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix pieds de long, sous lequel ils se tiennent tous ensemble la journée pour prendre en commun leur repas, échanger leurs conversations et travailler ensemble. Et on appelle ce remarquable toit relativement vaste Karbet il est tout à fait comparable aux halles des marchés ; sur son pourtour il y a autant de plus petites huttes à la dimension d'unités familiales plus petites, ou bien encore de couples : ils y dorment à part des autres en compagnie de leurs épouses et enfants. Ces petites cases sont faites de branchages et de rameaux assemblés des cannes et des feuilles de (palmier ? Latanier ? Bananier ?) formant les toits.

Ils ont pour lits nattes ou couvertures tressées de coton qu'ils suspendent aux arbres et à des pieux fichés en terre, y tenant par en dessous de jour comme de nuit de rougeoyantes brandes ne dégageant ni fumée, ni flamme.

Leur mobilier est vraiment rudimentaire et leurs ustensiles ménagers faciles à transporter soit de bois soit de baguettes flexibles entrelacées, soit de Calebasses de tailles variées, et ils affectent les plus dures à l'usage culinaire, en font plats longs, vases à boire, coupes et tous autres récipients propres à la préparation de la nourriture ou à la conservation des liquides. Leur nourriture est des plus frugales : pour la plupart ils ne mangent pas de viande, se nourrissant de petits oiseaux, poissons, œufs de tortue — mais non d'animaux terrestres — de fruits et de racines. Pour boisson, soit celle tirée du Houïcou, soit du jus de la canne à sucre

pressée, soit celle de l'ananas, soit d'une eau miellée. Ils vivent au jour le jour, ne faisant aucune réserve de nourriture, excepté une poignée de tubercules de manioc dont, comme je l'ai dit plus haut, ils tirent à la fois leur pain et leur vin, j'y ajoute quelques racines de patates dont ils font une petite plantation suffisant tout juste au nécessaire. Une seule fois par jour, et encore de grand matin, ils mangent tous ensemble. Ensuite au long de la journée, aucune règle, ils font tout ce qui peut bien se présenter et leur plaire. C'est avant le lever du soleil que tant les maris que les femmes se tirent du lit, et vont au fleuve tout proche pour s'y laver consciencieusement, se plongeant tout entiers dans l'eau. Puis, revenus à leur logis, ce sont les femmes qui préparent la nourriture, chacun mange sa part, puis ils s'en vont à leurs occupations.

Leurs femmes, ils les tiennent pour leurs servantes, et quel que soit l'endroit où ils se rendent, ils les y emmènent essentiellement pour préparer la nourriture et porter le bagage et ce, même lorsqu'ils s'en vont à la guerre. Ils ne peuvent souffrir d'être régis par aucune loi et à supposer même qu'ils aient contracté une union en bonne et due forme ils usent des femmes à leur bon plaisir. De telle sorte que père et fille, ou fils et mère, ou frère et sœur ou nièces sont unis le plus fréquemment du monde à l'exception peut-être d'avec nièces par ascendance maternelle ; parfois c'est une mère et sa fille, ou bien deux sœurs qui ont même mari et quelquefois même, ils sont unis au premier ou au second degré, mais c'est assez rare. Ils se marient à autant d'épouses qu'il leur plaît, de là vient qu'ils ne se donnent jamais l'ennui de convoiter autre femme que les leurs. La répudiation des épouses est permise comme est permis aux épouses répudiées de s'unir à d'autres maris.

Mais en revanche, interdiction pour une femme de laisser là son mari, c'est la mise à mort pour les femmes adultères. C'est le consentement mutuel de l'une et l'autre partie qui tient lieu de toutes cérémonies de mariage, cependant il y faut, d'abord le consentement des père et mère.

Un lit de coton qu'apporte la fiancée à son promis fait office de toute espèce de dot.

Quand une femme a enfanté, elle comme son mari — c'est la coutume — font abstinence (mais le mari plus sévèrement que l'épouse) ils doivent en effet s'abstenir de toute nourriture et boisson les cinq premiers jours, ensuite, pendant cinq autres jours, ils usent seulement du Houïcou comme boisson et par la suite, ne consomment rien d'autre le premier et le second mois, que la Kassave et de l'Houïcou, aucune chair, pas de poisson ou d'autres animaux, exception faite des crabes et des femelles de crabes dont ils peuvent se nourrir et encore s'en abstiennent-ils lorsque l'accouchement est encore tout récent, persuadés qu'ils sont que les membres du bébé seraient déformés par mimétisme de tout autre animal qu'ils auraient consommé tous les deux. Ce qui est assez ridicule.

Aussitôt qu'elle a accouché, la femme se lève du lit et c'est le mari qui s'alite, tandis que son épouse le sert se chargeant avec des attentions et de l'assiduité de tous les travaux domestiques.

Au quinzième jour après l'accouchement, les père et mère convient amis et parentèle pour, en tant que parrains et marraines, donner son nom à l'enfant, ils lui taillent une frange et percent les oreilles, la lèvre inférieure, et la cloison nasale. Les mères quant à elles compriment avec soin le front aux enfants pour qu'il paraisse plus grand, et elles leur aplatissent le nez et elles ne les emmaillotent jamais, mais partout où elles



doivent se rendre, elles les portent tout nus dans des manières de berceaux qu'elles se suspendent aux épaules, sous l'aisselle et de biais : ainsi sont-ils commodément pendus au rein.

A l'âge d'un an on leur rase entièrement la tête au cours d'une cérémonie solennelle à laquelle ont été conviés les amis. A la puberté tant des garçons que des filles, on les fait jeûner — c'est une obligation — pendant un mois et quelquefois deux ; en particulier les garçons qu'ils pensent rendre ainsi plus robustes pour l'avenir par le moyen suivant : ils leur scarifient tout le corps avec des dents de poissons et jusqu'au sang, puis les frottent de belle manière avec de la saumure additionnée de poivre indien.

Du reste, ils les forment sans aucune discipline sinon l'obligation de prendre leur repas, le fils avec le père, la fille avec la mère ; cependant, lorsque meurt le père, ou lorsque la mère est répudiée, la progéniture suit « le ventre » qui l'a porté, tant les fils que les filles et d'ailleurs le père n'a aucunement soin de ces derniers.

Chez eux, nulle considération pour l'or ou l'argent et les gemmes elles-mêmes sont comptées pour rien. Une exception : les perles de verre dont c'est surtout la femme qui fait le plus grand cas, s'en faisant comme des petits grelots suspendus aux narines, aux oreilles, à la lèvre inférieure et autour du cou ; ainsi également d'autres pierres et des graines ; et là, c'est homme comme femme qui en est paré. Outre cela, ils ont de certaines lames de métal, de couleur jaune d'œuf et qui ne sont ni or ni cuivre, ils en façonnent certaines en forme de croissant de lune, et ils en font le plus grand cas, ils n'acceptent jamais d'en faire le troc, et c'est ici totale observance de leurs superstitions. Aucun usage chez eux du fer, mais ils façonnent haches, glaives, hameçons, aiguilles, grâce au silex, au bois, aux pintes dures des épineux, aux arêtes de poissons.

De nos jours, pour tous ces ustensiles et outils que je viens de citer c'est le fer, dans le troc qu'ils opèrent avec les Européens ils le privilégient l'échangeant contre leur venaison et les objets qu'ils font de leurs mains comme paniers, récipients...

Suit en bas de la page 21, un texte en latin dont j'ai pu vérifier dans l'édition de 1978, du Père Breton, qu'il s'agirait à partir de la page 131, de la relation A, *Bref rapport sur la mission des Frères Pêcheurs dans l'île de la Guadeloupe*<sup>3</sup>.

---

3. Père Raymond Breton : *Relations de l'île de la Guadeloupe*, Tome I, Société d'histoire de la Guadeloupe, Basse-Terre, 1978.